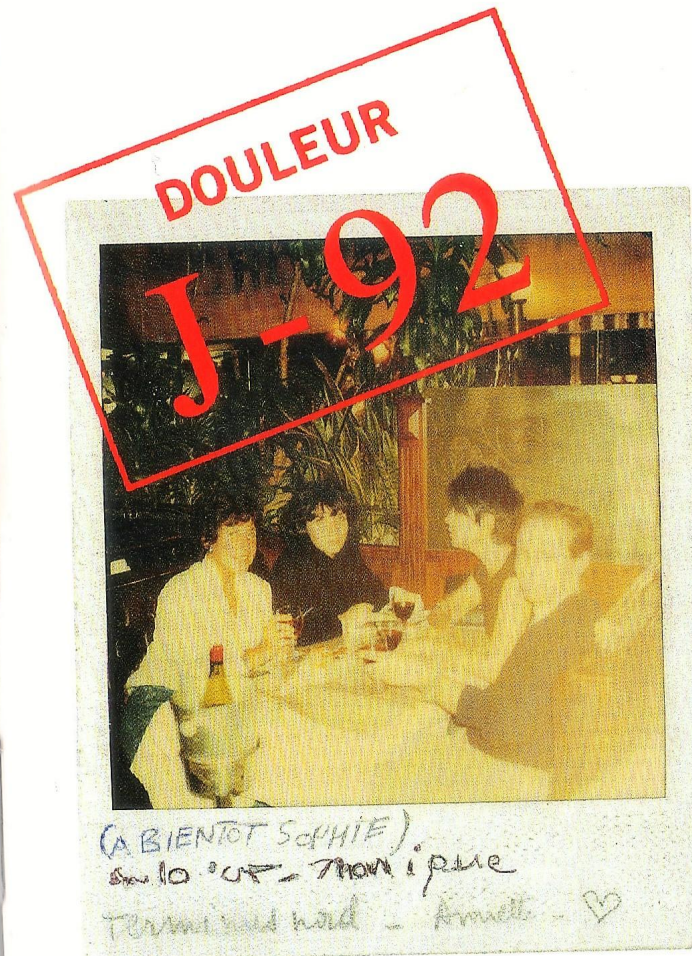


En 1984, le ministère
des Affaires étrangères
m'a accordé une
bourse d'études de
trois mois au Japon.
Je suis partie le
25 octobre sans savoir
que cette date
marquait le début d'un
compte à rebours de
quatre-vingt-douze
jours qui allait aboutir
à une rupture, banale,
mais que j'ai vécue
alors comme
le moment le plus
douloureux de ma vie.
J'en ai tenu ce voyage
pour responsable.

25 octobre 1984. Buffet de la gare du Nord. Régis, Annette et ma mère m'accompagnent. *Lui*, il n'a pas souhaité venir, il n'aime pas les départs. A dix-sept heures dix, ma mère m'a fait ses ultimes recommandations : "Sois prudente, sage, circonspecte et pas *promiscuitive*." Annette et Régis ont longuement agité la main. Je me suis mise à pleurer.



On m'avait accordé une bourse d'études d'une durée de trois mois, à New York. Seulement, je suis paresseuse. Par avance je me sentais coupable. J'avais des habitudes nonchalantes dans cette ville. Je redoutais ma désinvolture. Comment être certaine de vivre une expérience singulière, tirer profit de ce voyage ? J'ai préféré me rendre là où précisément j'avais le moins envie d'aller. Non par masochisme. Mais pour que ce périple influence de façon plus tangible ma vie. J'ai choisi le Japon. Une fois cette destination acceptée, j'ai regretté : c'est long, trois mois. Afin d'écourter mon séjour sur place, j'ai opté pour un voyage lent. En train. Paris-Moscou, puis le Transsibérien qui parcourt la Russie et le Transmandchourien, la Mongolie, avant de faire halte à Pékin. Des trains locaux pour la traversée de la Chine avec escales à Shanghai et Canton. Ensuite Hong-Kong. Et finalement, l'avion pour Tokyo. Il resterait deux mois à passer au Japon, mais je gagnais trois semaines.

 TRANSTOURS Société Anonyme au capital de 1043.100 F 49, avenue de l'Opéra, PARIS 2 ^e FRANCE B.P. 487 - 75067 PARIS CEDEX 02 Télex 230732 - tel. Shiptours Responsabilité Civile Cie UAP		le 24.09.84 BON D'ÉCHANGE N° 288 Exchange order Code voyage 049180 pare diete Nos références... IND/H/7542914	
NOM Melle CALLE Sophie Arrivee le 26 OCT par TRAIN d PARIS Depart le 04 OCT par TRAIN MOSKI		Alfordre LINTOURE 16, Perspective Marx MOSKOV Tel: 16770 27/10 SL	
Services à fournir à personnes par nous UNE CHAMBRE SINGLIER CLASSE + petit déjeuner 26 OCT FRONTIERE BREST-LITOVSK par train de PARIS 27 au 29 SEJOUR MOSCOU - HOTEL INTOURIST 29 OCT MOSCOU/IRKOUTSK par train N° 2, VL 1 ^{er} CLASSE à 2 29 au 02 dans le train 02/03 SEJOUR IRKOUTSK 03 NOV IRKOUTSK/PEKIN par train N° 4? VL 1 ^{er} CLASSE à 2 04 NOV FRONTIERE NAUSKI		Vos références... RBS: 42 x 21 - RBS 84 RBS: 21 x 11 - RBS 22 TRAITS 10551ER... Gorki... tél: 203-00-97	
VOTRE CONFIRMATION : 054F-156341 NOT IMPORTANT - Les remboursements seront effectués (déduire leur rôle des liquidations) sur présentation d'un certificat délivré par l'Agence UAP, tel que ci-dessus.		TRANSTOURS Mlle CALLE Sophie 049180 288	

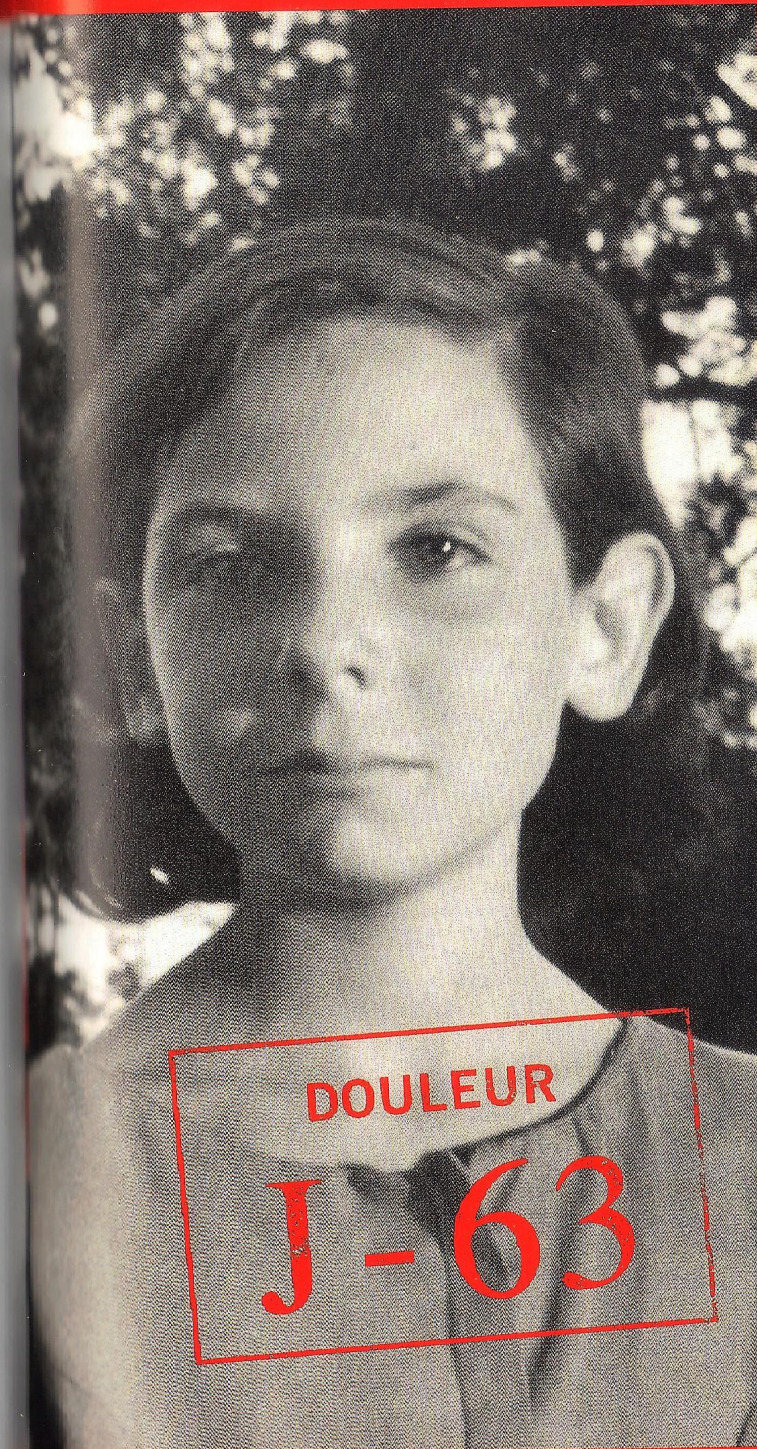
Mon amour,

Tu te souviens d'Hervé Guibert? Je ne le connaissais pas. Il souhaitait faire mon portrait pour *Le Monde*. Il est venu chez moi. Il a d'abord demandé ma date de naissance. J'ai dit que j'étais née le 9 octobre 1953. "Eh bien, continuez!" a-t-il ordonné. Voulait-il que je lui raconte ma vie en détail et depuis le début? Soit. J'ai décidé de jouer son jeu. J'ai parlé cinq heures, sans interruption. Il prenait des notes. Il souriait.

Il avait repéré, accrochée au mur, une photographie que mon père avait prise quand j'avais onze ans et à laquelle je tenais particulièrement. Il m'a demandé de la lui confier pour illustrer son papier. Je ne préférais pas. Le négatif avait disparu. Hervé s'est engagé à ne pas quitter l'image des yeux. J'étais réticente, mais j'ai dû m'incliner. Peu après, les 9 et 16 août 1984, les articles sont parus. Ça commençait ainsi : "Sophie Calle est née le 9 octobre 1953..." C'était magnifique. Ma mère m'a demandé si j'avais couché avec le journaliste pour que *Le Monde* me consacre un tel espace. J'ai appelé Hervé Guibert pour le remercier et récupérer le cliché. Il l'avait égaré. Il n'avait pas l'air plus gêné que ça. J'ai raccroché. Je connaissais son adresse, j'ai couru jusque chez lui, j'ai sonné. Quand il a ouvert et qu'il a vu ma tête, il m'a aussitôt fermé la porte au nez.

Avant mon départ pour le Japon, j'ai laissé aux responsables du journal, à tout hasard, mon numéro de téléphone à Tokyo.

Et aujourd'hui, Yvonne B., du *Monde*, m'a appelée. Elle m'a proposé de la retrouver à l'hôtel Impérial. Nous étions assises dans le hall quand j'ai vu apparaître Hervé Guibert qui, sèchement, sans un mot, m'a tendu mon portrait. J'ai compris qu'il allait me le faire payer...

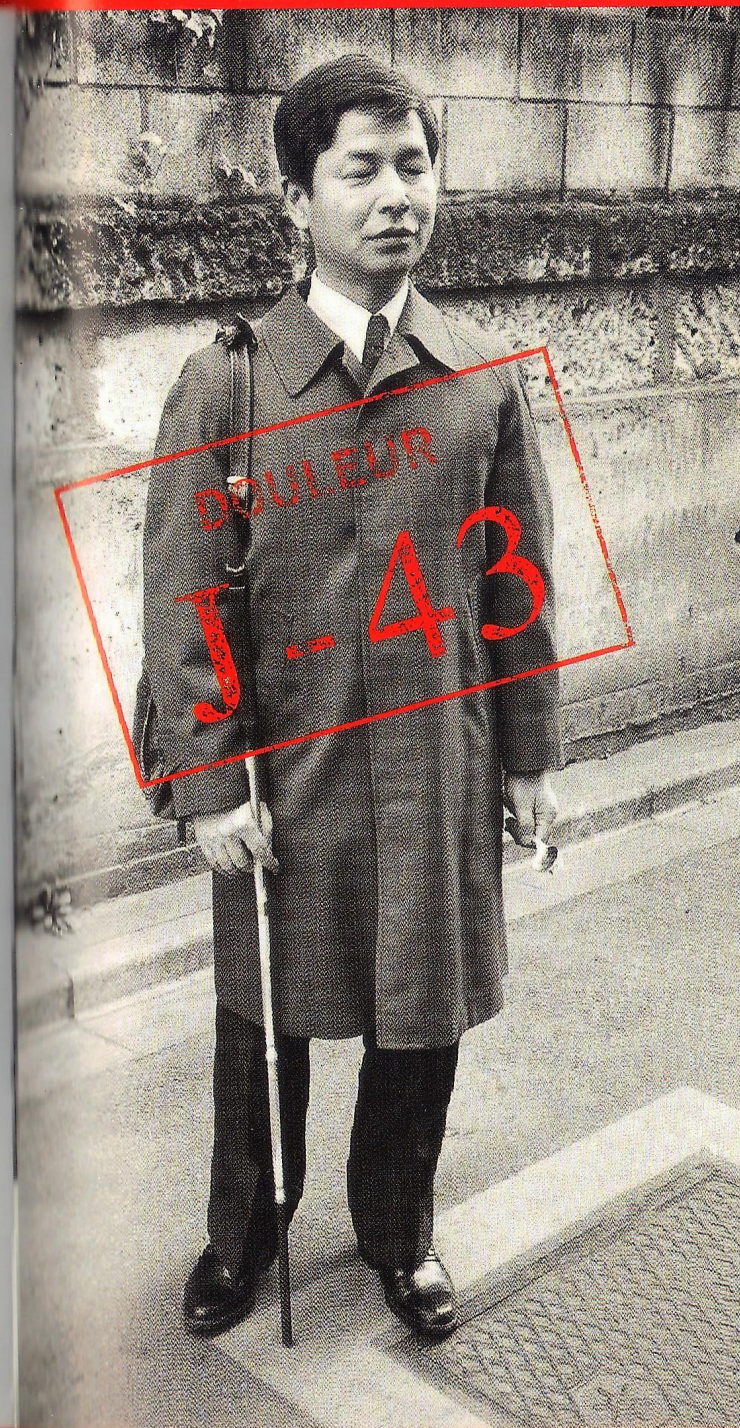


J'avais repris du service au journal. Eugénie me proposa de partir au Japon avec elle et son mari, Albert, sur le tournage du nouveau film de Kurosawa, c'était donc l'hiver 84 puisque mon livre sur les aveugles n'était pas encore sorti, et que nous nous étions étonnés, Anna et moi, sur un trottoir d'Asakusa, d'avoir l'un et l'autre entrepris ou envisagé un travail sur le même sujet, les aveugles. J'avais retrouvé Anna par hasard dans le hall de l'*Hôtel Imperial* à Tokyo, où Albert lui avait fixé rendez-vous. Nous nous battions froid. L'aventurière sortait, passablement sonnée, d'un voyage de trois semaines en transsibérien où, à travers la Russie et la Chine, elle n'avait fait que piller le caviar et la vodka d'un apparatchik de Vladivostok. Je l'avais interviewée avant son départ, pour illustrer l'article elle m'avait confié une photo d'elle à l'âge de sept ans prise par son père, un exemplaire unique auquel elle tenait, m'avait-elle dit, comme à la prune de son cœur. Je n'avais jamais rien perdu au journal en huit années d'exercice, et rien n'avait été volé, mais j'avais pris la précaution de recommander cette photo à la maquettiste, puis à la secrétaire qui établissait la liaison entre la rédaction et la maquette, et du

coup, par ce soin excessif porté sur elle, la fameuse photo s'était égarée. Anna me l'avait réclamée de façon très désagréable, allant jusqu'à me menacer, alors que j'avais retourné sens dessus dessous les cinq étages du journal dans l'espoir de la retrouver. Elle m'avait dit : « Je me contrebalance de votre espoir, mais j'exige que vous me restituiez ma photo. » Elle avait poussé jusqu'à mon domicile, la veille de son départ, pour me houspiller. Je l'avais laissée sur le palier, lui refermant ma porte au nez pour ses indiscretions notoires. Entre-temps la photo m'avait été restituée, par remords, par la personne qui avait dérobé l'album dans lequel, par malchance, la maquettiste avait glissé la photo pour mieux la protéger; le voleur ou la voleuse, au bout d'un mois de récriminations publiques, avait simplement remis le livre avec la photo dans mon casier. J'appris cette bonne nouvelle à Anna, dès que je la revis dans le hall de l'*Hôtel Imperial* à Tokyo, et la chipie ne trouva rien de mieux à me dire que : « Vous l'avez échappé belle. » Je décidai de la snober, mais elle continua de se coller au petit groupe que nous formions avec Eugénie et Albert. Un soir à Asakusa, dans la ruelle centrale qui mène au Temple, entre les boutiques en tôle qui vendent des confiseries, des éventails, des peignes, des éventails et des sceaux en pierres précieuses ou fausses, tandis qu'Eugénie et Albert s'attardaient dans un magasin de babouches, nous avançons un peu plus en avant avec Anna en direction de la pagode, jusqu'au chaudron de cuivre où les pèlerins viennent prélever les vapeurs de l'eau pour en frotter comme un savon la face, leurs joues, leurs fronts, leurs cheveux. De chaque côté s'étendaient des comptoirs, avec de minuscules tiroirs que les fidèles tiraient au hasard pour y dénicher une

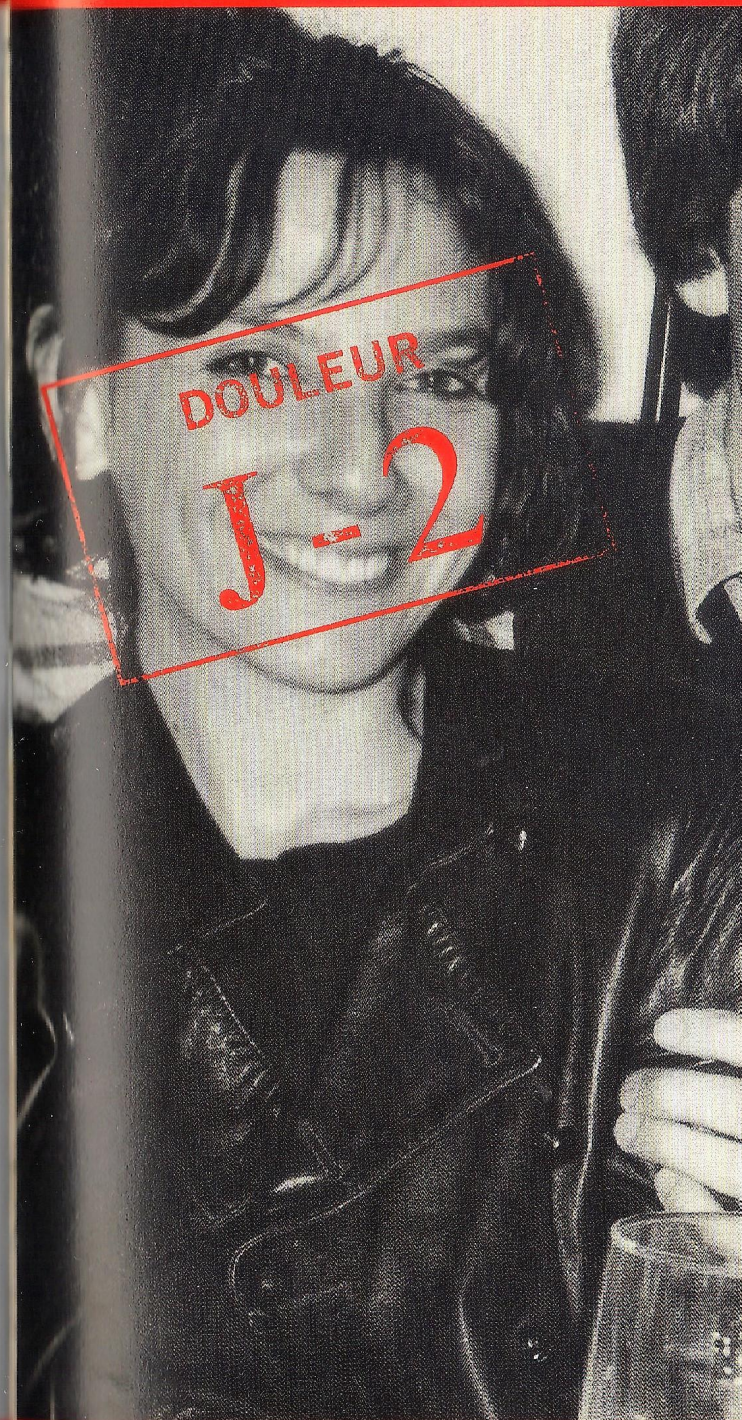
Mon amour,

Où trouver des aveugles ? On m'a conseillé les alentours de la station de métro Takanobaba. J'ai attendu trois heures sans en voir un. J'avais apporté des couverts : cuillère, couteau, fourchette. Je souhaitais, pour couronner la rencontre, offrir à un aveugle ces ustensiles décalés au Japon, ces objets devenus stériles. Un enfantillage. L'illustration simpliste du manque de communication dont je souffre, et de mon désarroi. J'ai bien fait de patienter. Il s'est approché en souriant. Quand il est arrivé à ma hauteur, j'ai glissé les couverts dans sa main gauche, je l'ai remercié, en français, je l'ai photographié, et je suis repartie.





Plus qu'un seul jour. Je n'ai jamais été aussi heureuse.
Tu m'as attendue.



Nous avons reçu le message suivant :

"M. ne peut vous rejoindre à Delhi en raison accident à Paris et séjour hôpital. Contacter Bob à Paris. Merci."

DOULEUR

J-L

Message from _____

Date and Time received _____

WE GOT THE MESSAGE AS FOLLOW.

M. [REDACTED] can't join you in DELHI

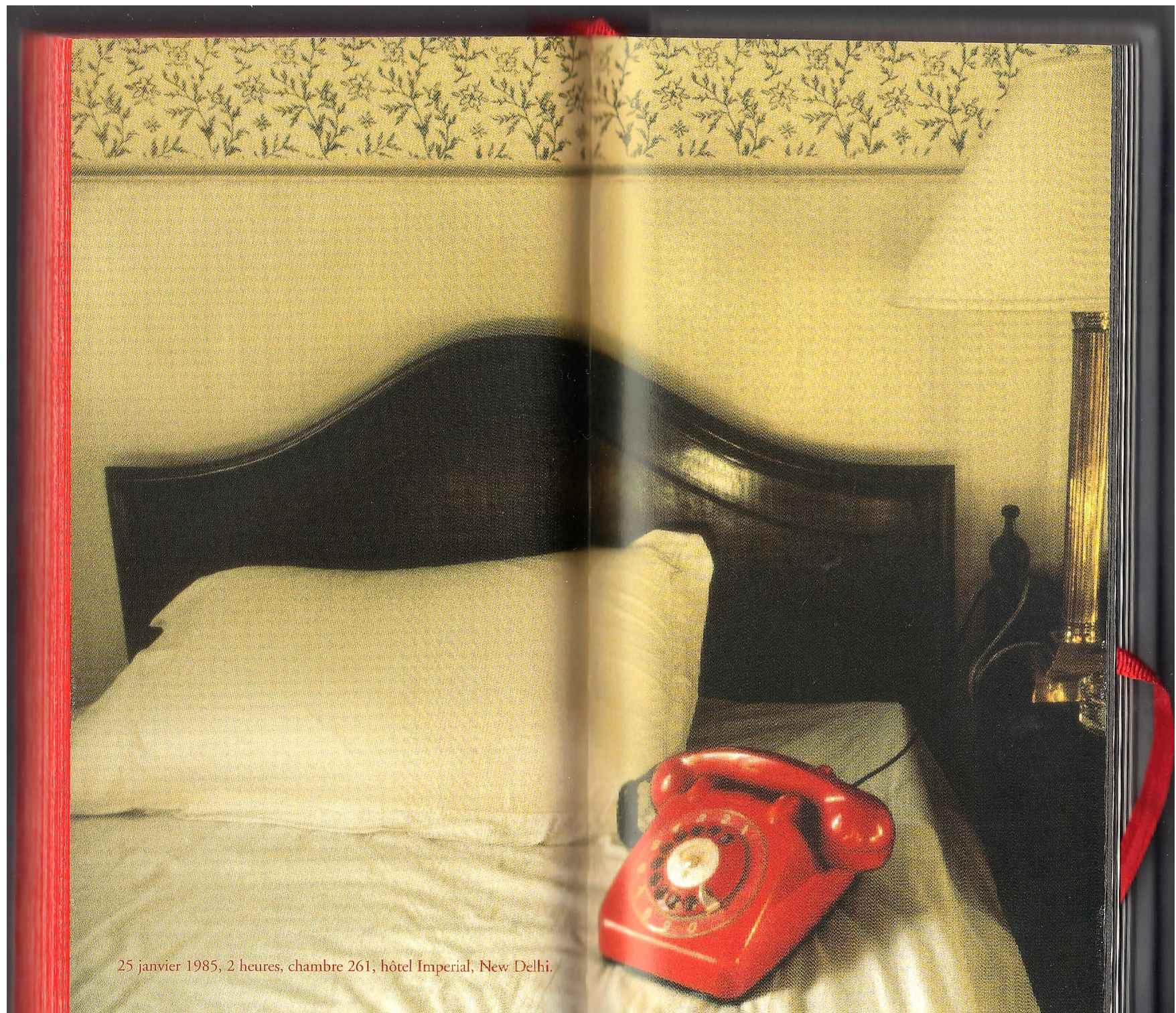
DUE ACCIDENT IN PARIS and stay in

hospital. PLEASE CONTACT BOB

in paris.

— Thank you —

日本航空 JAPAN AIR LINES



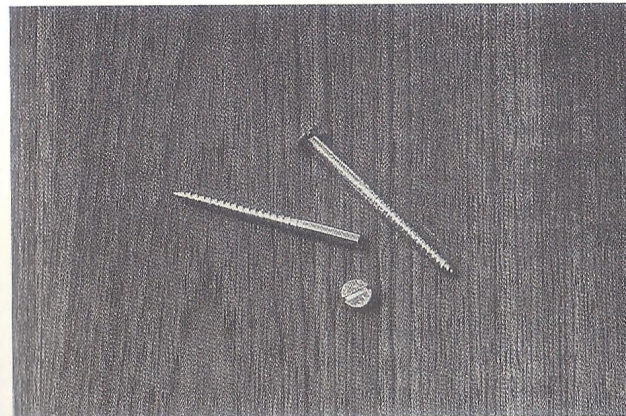
25 janvier 1985, 2 heures, chambre 261, hôtel Imperial, New Delhi.

De retour en France,
le 28 janvier 1985,
j'ai choisi,
par conjuration,
de raconter
ma souffrance plutôt
que mon périple.
En contrepartie,
j'ai demandé à mes
interlocuteurs,
amis ou rencontres
de fortune :
"Quand avez-vous
le plus souffert ?"
Cet échange cesserait
quand j'aurais épuisé
ma propre histoire
à force de la raconter,
ou bien relativisé

ma peine face à celle
des autres.
La méthode a été
radicale : en trois mois
j'étais guérie.
L'exorcisme réussi,
dans la crainte d'une
rechute, j'ai délaissé
mon projet.
Pour l'exhumer
quinze ans plus tard.



Il y a **15** jours, l'homme que j'aime m'a quittée. J'avais dit : "J'aimerais rejoindre le Japon par train, certaine de trouver dans cette forme anachronique de voyage au bout du monde matière à observations et à récits", et la bourse d'études, d'une durée de trois mois, me fut accordée. J'ai quitté Paris le 25 octobre 1984. Seulement, le récit n'est pas celui que je prévoyais, j'ai haï ce maudit voyage, je n'ai pas envie d'en parler. C'est de lui que je veux parler. Jusqu'à saturation. Jusqu'au dégoût. De lui que je dois me débarrasser. Il me reprochait de partir, il avait menacé de tout faire pour m'oublier, mais avait proposé, pour calmer mes craintes, un rendez-vous en Inde, au terme de mon périple. Il avait lui-même choisi la date du 24 janvier. Je ne vivais que dans cette perspective. La veille, trois heures avant le décollage de son avion, il m'a téléphoné pour confirmer son arrivée : je brûlais. A l'aéroport, on m'a transmis un message : "M. ne peut pas vous rejoindre à Delhi. Accident Paris. Hôpital. Contacter Bob." Je venais de lui parler, j'ai pensé à une collision sur la route d'Orly. J'ai pris la chambre qu'il avait réservée à l'hôtel Impérial. Il m'a fallu dix heures pour joindre Bob, mon père. Il n'a rien compris à ce message. J'ai composé le numéro de M. et il a décroché. Il a prononcé ces mots : "Je voulais venir et t'expliquer certaines choses." J'ai répliqué : "Tu as rencontré une femme?" "Oui." J'ai passé le reste de la nuit à fixer le téléphone. Je pensais n'avoir jamais été aussi malheureuse.



J'avais dix-sept ans, mon grand-père en avait soixante-dix, et je l'aimais avec passion. Cela s'est passé dans un petit village de l'Ariège, dans sa maison, au premier étage. Je revois parfaitement la chambre, dans la pénombre. Grande, carrée, avec un lit de style Napoléon III, une cheminée en marbre noir et, au-dessus, une image du Sacré-Cœur. Face au lit, il y a une armoire à glace. Les murs sont peints en vert clair. Tous les volets sont fermés. A droite du lit, il y a un cercueil placé sur deux chaises. Un cercueil en chêne clair fabriqué par le voisin, avec un lit de copeaux à l'intérieur. A gauche du lit, également posée sur deux chaises, comme en parallèle, une imposante gerbe de fleurs. Sur le lit, un drap. Mon grand-père est allongé dessus. C'est un vendredi de novembre, le 18 ou le 19, en 1970. Vers dix heures du matin. On parle à voix basse, et il va se passer une chose brutale, barbare : une tradition régionale veut que ce soient les hommes de la famille qui mettent en bière le mort. On a donc transporté – mon père, mon oncle et moi – le corps de mon grand-père, du lit au cercueil. On a replié le drap, mis le couvercle. On a pris un tournevis, on a vissé, et, surtout, on a fait sauter la tête de la vis, pour qu'on ne puisse plus ouvrir. Un geste bref et définitif. C'est dire : j'accepte. Pire qu'un dernier regard.



Il y a **50** jours, l'homme que j'aime m'a quittée.
 Au téléphone. Le 25 janvier 1985, à deux heures du matin. J'étais assise sur le lit, dans la chambre 261 de l'hôtel Impérial, à New Delhi. Une chambre triste, poussiéreuse, avec une moquette grise mangée aux mites et un téléphone rouge vif. Je venais de composer son numéro à Paris. L'échange fut bref :
 "Sophie, je voulais venir pour te prendre dans mes bras et t'expliquer certaines choses."

— Tu as rencontré une autre femme ?

— Oui.

— Depuis quand ?

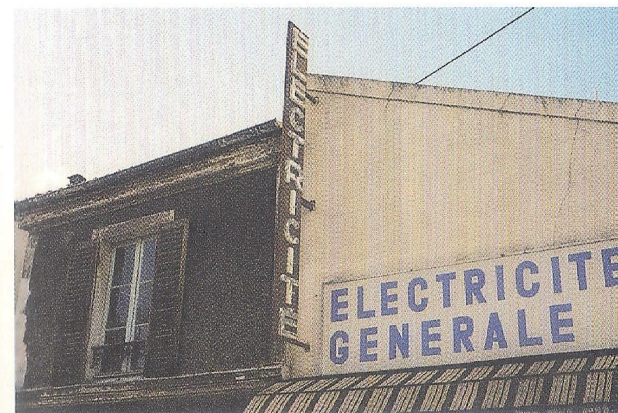
— Vingt jours.

— C'est sérieux ?

— Je l'espère.

— Je n'ai pas de chance."

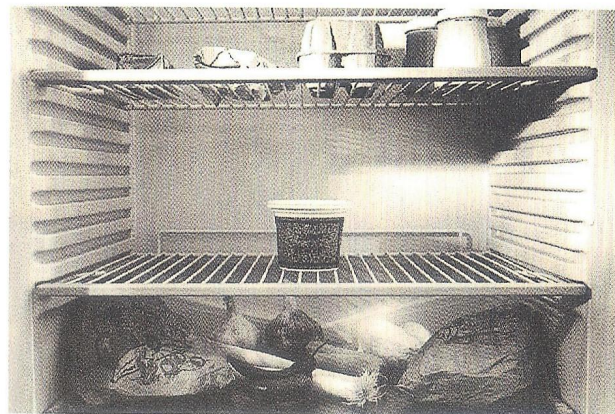
J'ai raccroché. Et c'est comme ça que tout s'est achevé. Une banale histoire d'amour avec une fin minable. C'est tout.



C'était à Perpignan. En 1971. Un samedi du mois de mai. En début d'après-midi. Je revenais de pension. En bas de chez moi vivait un électricien. Il m'attendait. C'est lui qui était chargé de tout me dire. Il m'a demandé d'entrer dans son atelier, m'a fait asseoir sur une chaise. Il m'a annoncé que mon frère avait eu un accident le matin même, qu'il avait reçu une porte de camion dans l'estomac. Il était paralysé. Cette nouvelle m'a presque rendu heureux. Mon frère était la seule personne qui comptait pour moi. Il s'appelait Bernard, il avait vingt ans, j'en avais seize. Mais c'était un casse-cou, il venait de sortir de prison, je m'attendais toujours au pire. Dorénavant je l'aurais sous la main, je pourrais exercer mon désir de possession. Pendant près d'une heure, l'électricien a discoursu, dans une sorte de délire, sur la vie en chaise roulante. Et brusquement, il a conclu : "Non, c'est faux, il est mort." Je me suis levé, je suis monté chez moi. Ma mère a dit : "J'ai perdu l'être que j'aimais le plus au monde. Mon seul fils."



99



Lu cette brève dans *Libération* : Le 28 mars, Maria G., soixante-deux ans, s'est rendue, comme à son habitude, au supermarché de Champigneulle, pour acheter un petit pot de crème. Avant d'arriver à la caisse, elle s'est souvenue qu'elle en avait encore un dans son réfrigérateur. Elle a donc reposé le pot de crème. Mais elle avait été filmée par une caméra de surveillance. Un vigile l'accusa de vol et la fouilla devant la clientèle rassemblée.

Maria est rentrée chez elle. Elle n'a parlé de sa mésaventure à personne. Le 10 avril, elle est allée sur la tombe de ses parents. De retour, elle est passée près du canal dans lequel on vient de repêcher et d'identifier son corps. Elle avait laissé une note à son fils : "Roland, j'ai pas commis le vol du petit pot de crème fraîche dont je suis accusée par les caïds du supermarché. Je le jure sur la tête de mes petits-enfants. Devant la mort, je ne mens pas. Ta mère."